

ALOÏSE BAUDOUÏN

# Sérendipité

Les fortunes de l'échec



Roman

Aloïse Baudouin

Sérendipité

*Les Fortunes de l'échec*

© Aloïse Baudouin, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-6456-9

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Michel pour sa leçon de vie*

*À mes enfants.*

*Sur mille expériences que nous faisons,  
Nous en exprimons tout au plus une par le langage.*

*Parmi toutes ces expériences sont cachées,  
Celles qui donnent secrètement à notre vie sa forme,  
Sa couleur, sa mélodie.*

*(Amadeu de Prado)*

*Pascal Mercier : « Train de nuit pour Lisbonne »*

*Ce livre est un roman, toute ressemblance avec la réalité ne saurait être que  
fortuite.*

## INTRODUCTION

Dans ma vie, ma folle existence, j'avais toujours été prête à m'embarquer dans des aventures incertaines, et toujours étonnée, quand je me retrouvais un genou à terre et le cœur fissuré. Fofolle, ou simplement pas raisonnable ! Ainsi me qualifiait mon entourage provincial, bourgeois, réac ou pas, enfin un cercle de gens rangés, conformistes, *old school*, et *old school* j'aurais dû être moi aussi bien sûr puisque j'avais presque 70 ans quand j'ai vécu cette histoire. Une rencontre, un séisme, et finalement ma *sérendipité*<sup>1</sup>.

J'étais une grand-mère, une aïeule, une ancêtre, une dame du troisième âge, une vieille dame quoi, vieille ? J'aurais dû être vieille, j'étais en pleine forme, libre et trop de vacuités dans mon présent, le cœur en vacances et une tentation de plénitude. Celle d'arrêter le déclin, de stopper la décadence, de continuer à vivre. Vivre une autre histoire ? De celle qui vous invente, neuve, printanière, riche en possible. De celle qui vous embrase et fait reculer la nuit. Une histoire d'amour ? Non, oui, peut-être ?

J'envisageais multiples hypothèses sans bien les définir. La réflexion n'a jamais été mon fort. Je voulais juste un peu d'ivresse sans la tristesse du dégrisement, juste la petite dose qui colore la vie en rose.

S'il n'y a ni vérité ni certitude sur la durée, la réussite, la fin d'une histoire d'amour, il y a toujours un avant et un après ! Comme après une guerre, comme après une longue maladie. S'il faut oublier le « moi d'avant » comment sera celui qui renaîtra dans les décombres de votre vieille maison après qu'un tsunami d'émotions eut balayé vos fondamentaux ? Dans tous les cas on n'en

sort pas indemne : amochée, guérie, revivifiée, grandie ou diminuée mais toujours différente.

J'avais vécu cette expérience. En crescendo de mes sentiments, dans l'intensité de leurs mouvements, j'avais vécu le ravissement, l'éblouissement, l'aveuglement. Ils m'avaient incendiée, ils m'avaient irradiée, désintégrée et fait renaître.

Quelques années après, la cicatrice était toujours présente, elle était indolore. Je n'étais pas maso, je la caressais parfois, elle était comme le témoin d'un accident ancien, je la chérissais, c'était la mémoire de mon histoire d'amour. La douceur du souvenir avait remplacé la douleur de la perte. Alors je me souvenais des paroles de mon amant « Tu devrais écrire. Tu as une belle écriture... »

Alors dix ans après, j'ai écrit ce roman, pour lui, en mémoire de lui, pour moi aussi, pour qu'il persiste une trace de mon histoire, sauver la vérité intime de ce qui ne fut ni une belle histoire d'amour, ni son verso, une simple saison du cœur et sa leçon de vie.



## Chapitre 1 :

### Une nouvelle vie

L'an 2000, le début d'un nouveau siècle, le dernier chapitre de ma vie. Je venais juste de fêter mes soixante-cinq ans. Dépassé depuis longtemps « l'âge canonique », les cinquante ans. Un âge limite pour les femmes célibataires ou veuves désireuses de trouver un emploi chez les curés de province – les Marie-de-la-cure. Parce qu'elles étaient sans grâce et pour l'époque, déjà âgées, elles pouvaient assister les saints hommes voués au célibat dans les tâches ménagères ou autres, les « autres » : les indigences charnelles, clandestines ou simplement affectives que seules les mauvaises langues se permettaient d'évoquer. Cette époque était révolue, et les dignes hôtes des presbytères comme certaines espèces d'oiseaux – le dodo de l'île Maurice par exemple ou le cagou en Nouvelle-Calédonie – étaient déjà en voie d'extinction.

Je ne me voyais ni âgée, ni sans grâce, et pas mal d'années avant la fin de mon histoire. Je redoutais un dernier épilogue insipide, je me refusais de le raconter avec l'encre sombre d'une mélancolique solitude.

Après deux divorces, pas mal d'avatars et une vie consacrée à mes conjoints et à mes enfants, j'avais vécu seule, une période sentimentalement transitoire. Une vie remplie d'obligations matérielles. Reconstruire un foyer avec ma dernière fille, régler des soucis financiers, entreprendre la remise en l'état d'une vieille maison au bord de la Loire. Et pas le temps de penser à autre chose, à – la bagatelle – comme disait mon entourage blasé, fatigué, résigné. J'étais en équilibre entre cette résignation et mon désir d'envol. Me taraudait ce manque de



– je ne sais quoi – peut-être, cette étincelle de vie, celle d’entendre encore simplement battre mon cœur, je ne voulais pas la laisser s’éteindre.

Je décidais alors de m’inscrire dans une association culturelle, un « club » de seniors. Dans la limite d’âge de l’inscription, j’étais la moins âgée, la plus jeune parmi des vieux déjà bien avancés dans l’obsolescence. Cela me donnait le certain prestige de la plus jeune de la classe.

Une vie d’étudiante devant moi, pour me réaliser, sans trop savoir dans quel domaine. Avec l’état d’esprit d’un potache de soixante ans bien révolus, j’ingurgitais avec gourmandise des programmes de cours les plus divers : photo, anglais, informatique, sculpture et surtout dessin.

Une université du troisième âge – des retraités dans une salle d’attente d’un service de gériatrie – dans la fiction d’un cénacle d’élèves studieux. Je les voyais ainsi et tentais d’imaginer alors leur motivation. Pourquoi avaient-ils choisi de s’échapper avec cet alibi culturel ? Étaient-ils comme moi en quête d’un objectif confus, en manque : de reconnaissance, d’affection, d’activités créatrices ou simplement poussés par l’ennui ? Avaient-ils peur de mourir sans avoir satisfait un dessein caché par timidité et soumis aux diktats élémentaires, celui du gagner sa croûte en premier, le regret d’être passé à côté de leur vie ? Les uns confrontés au vide laissé par l’abandon de leurs activités professionnelles, les autres avec l’appréhension de se laisser engluier dans le train-train ménager et la seule compagnie d’une moitié au charme fané. Retrouvaient-ils comme moi la nostalgique illusion d’être de simples étudiants un peu dilettantes, les retrouvailles avec un cartable avachi, empreint de fugaces avant-goûts d’avenir.

Ceux qui avaient passé leur vie dans le carcan des objectifs de carrière, y venaient encore avec toute l’application de bons élèves, opiniâtres et consciencieux, comme si un avancement ou un diplôme les attiraient encore vers un nouveau podium. Ce n’était pas mon cas, j’avais toujours fait les choses à moitié en dilettante. Raté mon bac, raté mes mariages.

Je passais alors des demi-journées entières, en compagnie de ces désignés seniors, plus ou moins décatés, faisant cercle autour de la nudité triomphante d’un jeune modèle. C’était en général une élève des beaux-arts, en quête d’un petit salaire pour un boulot pas trop contraignant. Elles se refilaient le tuyau entre copines :

— T’es pas mal foutue, vas à l’université des vieux, tu seras payée à rien faire,

à simplement leur servir de modèle.

— Tu crois... mais je devrais me mettre à poil !

— Et alors, on en fait pas tout un fromage, tu te déloques derrière un paravent, tu t'installes comme tu veux. Même s'ils te matent, ils ne vont pas te violer, c'est des vioques, t'inquiètes, ils sont plus cap.

— Ouais ! Mais quand même...

— Et dis donc, c'est bien payé pour n'avoir qu'à monter tes nibars ! Tu ne vas pas maintenant jouer les pucelles !

J'admirais leur aisance détachée devant la trentaine de paires d'yeux qui les disséquaient, leur hardiesse franche, cette liberté dont ma génération m'avait privée. Elles étaient jeunes, « relax » devant un aréopage de barbons au comportement constipé.

Toujours pressée par ma boulimie d'activité, j'arrivais souvent en retard, déboulant dans l'atelier en jean et anorak, une tenue davantage conforme à mes week-ends campagnards qu'au rituel vestimentaire urbain de circonstance. Coiffée à la diable, mon allure libérée, ma silhouette un peu garçonne, je détonnais dans cette assemblée conventionnelle de dames un peu grises.

Ma désinvolture vis-à-vis des horaires ajoutée à mon statut de « nouvelle », avait heurté le rituel de ceux qui fréquentaient les lieux depuis plusieurs années. Un trublion cette inconnue un peu trop originale, un peu trop jeune leur semblaient-ils, pour s'intégrer à leur chapelle. Mais, davantage encore, les surprenaient mon impertinence et mon attitude blasée d'artiste déjà affirmée. Dans l'approche des croquis sur modèle vivant, j'avais déjà quelques longueurs sur eux. Depuis plusieurs années j'avais suivi le cours d'un jeune professeur qui m'avait initié au croquis rapide, et aux différentes techniques académiques, du « nu », du « portrait » en pose simultanée, crayonnée en quelques minutes. En quelques traits, je campais une posture, en traçais aussitôt les lignes de soutien et trouvais l'angle juste. Je savais éviter le piège du détail. Je ricanais intérieurement pendant que mes voisins s'échinaient à reproduire les doigts un par un, en botte de carottes, les cheveux presque comptés en rang de poireaux.

Mes croquis étaient admirés pour leur marque personnelle, on murmurait « elle a une patte, une touche ». J'étais fière. Au moment de la pause, quand on se déplaçait et on allait voir le travail des voisins, j'entendais « Qui a fait celui-